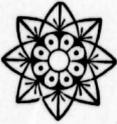




Première
ANNEE



VOLUME
premier.



NUMERO

19



30
Juin
1898

LA FAMILLE CHRETIENNE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DE LECTURES CHRETIENNES,
PUBLIEE
avec l'autorisation
de Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa,

PAR L'IMPRIMERIE
JEANNE d'ARC à Masson,
Comté Labelle, Qué.

PRIX: \$1.00 par année.



En vente à l'imprimerie JEANNE d'ARC,
MASSON, COMTÉ LABELLE, P. Q.

Compositions musicales de Mr l'abbé

Auguste Thibault.

EXTRAIT DU CATALOGUE.

Musique religieuse.

MONTREAL 2 OCTOBRE 1897.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je suis heureux de vous dire combien les cantiques de l'abbé Aug. Thibault sont beaux et empreints du cachet d'une grande piété. La mélodie en est harmonieuse et chantante, et l'accompagnement, sans être difficile, ne manque pas de richesse et de goût. C'est donc faire une œuvre excellente que de répandre ces cantiques, et c'est aider singulièrement la piété dans les âmes que de les faire chanter dans nos paroisses et nos pensionnats.

Votre respectueux serviteur en N.-S.,

H. L., Prêtre.

T'AIMER, C'EST LE CIEL! Duo à l'Eucharistie,40
DIVINE HOSTIE! Duo concertant à l'Eucharistie,40
JÉSUS EST PLUS DOUX ENCOR! Duo à l'Eucharistie,50
L'HOSTIE DE PAQUES! Solo et chœur à 3 voix,50
ACCLAMATIONS À MARIE, à 3 voix égales,40
GLOIRE À JOSEPH! à 3 voix égales,40
LE LIS DE St JOSEPH, Duetto,40

3 de ces morceaux, au choix, \$ 1.00

Les 7 morceaux ensemble, \$ 2.00

Musique récréative.

Pour Jeunes Gens

LE FLAGEOLET MAGIQUE. Folichonnerie enfantine,65
LE PETIT POUCKET. Opérette en 2 actes,75



PLACE A DIEU!

La Famille Chretienne.

VOL. I. No. 19. — 30 JUIN, 1898.

SOMMAIRE :

Ile de Cuba. — Evangile du cinquième Dimanche après la Pentecote. — Variétés — Pri-
ons. — Bourse des saints Anges.

Evangile du V^e Dimanche après la Pentecote.

✠ *Suite du saint Evangile selon saint Matthieu. — Ch. 5.*

EN ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Je vous déclare que si votre justice n'est pas plus parfaite que celle des docteurs de la loi et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume du ciel. Vous savez qu'il a été dit à vos pères : Vous ne tuerez point ; et quiconque tuera sera condamné par le tribunal du jugement. Et moi, je vous dis : Celui-là même qui se mettra en colère contre son frère sera condamné par le tribunal du jugement. Quiconque dira à son frère : Raca, sera condamné par le tribunal du conseil ; quiconque lui dira : Vous êtes un fou, sera condamné au feu de l'enfer. Si donc, étant sur le point d'offrir votre don à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel, et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère ; vous reviendrez ensuite présenter votre offrande.

L'île de Cuba.

NOTES ET SOUVENIRS. (1°)

I

Description géographique.



L'ILE de Cuba, la perle des Antilles, fut découverte par Christophe Colomb dans son premier voyage d'Amérique, 1492. Elle s'étend, comme un long ruban de neuf cents milles sur soixante, à l'entrée du golfe du Mexique dont elle est la clef, ce qui explique son importance stratégique. Autour d'elle une chaîne de récifs madréporiques, dont plus de treize cents émergent au dessus de l'eau, sous le nom de cayos, (flôts) lui forme une ceinture à travers laquelle les navires de fort tonnage ne s'aventurent guère qu'au risque de périr sur les brisants ou de s'échouer sur les bas fonds marécageux de la rive. C'est derrière ces récifs que les goélettes des flibustiers américains qui portent des munitions aux insurgés se réfugient quand elles sont serrées de trop près par les canonnières espagnoles.

Si les côtes de Cuba sont presque partout inabordables, en revanche, là où le courant des rivières a empêché les polypes de construire leurs demeures sous-marines, la muraille des coraux se trouve interrompue par une brèche qui donne entrée dans des ports profonds et vastes tels que ceux de la Havane, de Nuévitás, de Nipes, de Guantanamo, de Santiago de Cuba et de Cienfuegos, lesquels comptent parmi les meilleurs du monde.

L'île se divise en trois provinces : la province orientale, chef-lieu Santiago, hérissée de hautes montagnes dont quelques pics s'élèvent à plus de six mille pieds ; la province centrale, chef-lieu Puerto Príncipe, basse, marécageuse ; la province occidentale, capitale la Havane, en grande partie unie et fertile, quoique couverte à l'ouest d'un massif rocheux considérable.

La province orientale était autrefois le centre des plantations de café fondées par les colons français émigrés de St Domingue. Le sol était propice, car, les caféières s'étagent sur les flancs ombragés des montagnes. Malheureusement les insurrections successives qui ont toutes pris origine dans cette province l'ont presque complètement ruinée.

On trouve encore dans la sierra Maestra, non loin de Santiago, des

¹⁰ Quoique nous ayons habité quatre ans l'île de Cuba, nous n'avons pas cru, en écrivant cet article, devoir nous contenter de nos observations personnelles ; nous avons puisé la plupart de nos chiffres et de nos documents dans la Géographie Universelle d'Elisée Reclus.

mines de cuivre et de fer exploitées par des Américains. La province centrale fut en grande partie consacrée à l'élevage du bétail ; de ses ranches ou *potreros* sortaient presque tous les chevaux et les bœufs employés dans les exploitations agricoles de l'ouest ; les insurgés qui ont ravagé cette région s'y sont créés à peu de frais une cavalerie incomparable ; aujourd'hui les bouchers de la Havane font venir leur bétail de Galvertors, Texas.

C'est dans cette province que le gouvernement espagnol, afin de mettre un terme aux incursions des rebelles, a fait construire à travers l'île un chemin de fer stratégique et une ligne de fortins connue sous le nom de *la trocha de Moron*.

De l'autre côté de la trocha, à l'ouest, commence la région de sucreries, une des plus riches et des mieux cultivées de l'univers, couverte de plantations et sillonnée de chemin de fer. Cette partie de la province centrale et la province occidentale sont connues dans le pays sous les noms de *Vuelta Arriba et de Vuelta Abajo*. La Vuelta Arriba, pays d'en haut, à l'est de la Havane, comprend tout le territoire occupé par la culture de la canne à sucre, c'est-à-dire les districts des Cinco Villas, de Cienfuegos, de Cardenas et de Mantanzas ; la Vuelta Abajo, pays d'en bas, qui s'étend depuis la Havane jusqu'au cap San Antonio, à l'ouest, avec Pinar del Rio pour centre, est presque exclusivement consacrée à la culture du tabac.

L'île de Cuba, située toute entière dans la zone tropicale, est fréquemment visitée par des cyclones et des tremblements de terre ; les premiers, qui sont terribles, sévissent d'ordinaire en automne ; quand aux tremblements de terre ils sont rarement dangereux.

Les saisons, au nombre de deux, sont bien tranchées : la saison d'hiver ou des récoltes, de novembre à avril, sèche, tempérée, saine ; la saison d'été, de mai à octobre, brûlante, humide, malsaine. La pluie qui tombe alors par torrents transforme la campagne en marécage, d'où la végétation, activée par un soleil de feu, jaillit comme par enchantement. Les émanations qui se dégagent alors du sol sont fatales aux étrangers, lesquels ont à lutter contre trois ennemis : la fièvre jaune, la dysenterie, et les maladies de foie.

La flore de Cuba est très riche puisque, sans compter les plantes importées d'Europe, on y a relevé 3350 espèces de phanérogamés. Citons ici toute la famille des palmiers, plus de trente espèces, l'oranger, le cafiar, les cactus, les ananas, les bananiers, les cannes à sucre et le tabac.

La faune de Cuba est au contraire fort pauvre ; en revanche on ne trouve dans l'île aucun animal féroce, aucun insecte dangereux, à moins que l'on ne range parmi ces derniers le moustique qui y pullule.

Comme nous l'avons dit plus haut, le minerai de fer et de cuivre abonde dans les montagnes autour de Santiago de Cuba.

II Les habitants. L'esclavage

Les habitants de Cuba à l'époque de Christophe Colomb, étaient peu nombreux ; on croit généralement qu'ils appartenaient à la famille des Indiens du Yucatan, car les conquérants espagnols affirment que ces sauvages se comprenaient entre eux. C'étaient des peuples inoffensifs et mous, bien différents des Caraïbes des petites Antilles ; on les employa à la recherche de l'or, et ils succombèrent à la tâche en peu de temps. En effet l'île fut explorée et colonisée par les Espagnols de 1512 à 1515 ; dix ans après, 1524, les trois quarts des Indiens avaient disparu ; huit ans plus tard, 1532, il n'en restait plus que quatre mille. Quelques familles survécurent, néanmoins, et l'on assure que, en 1847, près du port de Guantanamo, il subsistait encore une tribu d'une centaine d'individus ; d'autre part il est certain qu'un grand nombre de vieilles familles créoles ont du sang indien dans leurs veines. Les Indiens morts, on eut recours au travail des noirs, car, sous les tropiques, l'homme blanc ne cultive pas la terre. Telle fut l'origine de la traite, pratiquée sur tout le pourtour du golfe du Mexique, au Brésil et aux Etats-Unis.

La population de Cuba s'élevait, en 1774, à 171.000 habitants. Voici d'ailleurs les chiffres des derniers recensements.

En 1774	171. 620 hab.
1811	600. 000 "
1841	1. 007. 000 "
1862	1. 359. 238 "
1877	1. 405. 268 "
1890	1. 600. 000 " environ.

Comme on sait, la traite fut abolie par le monde civilisé en 1820. Néanmoins, pendant quarante ans encore elle subsista sous forme de contrebande. Les négriers ou marchands d'ébène, comme on les appelait, couraient le risque de la vie, car aussitôt capturés ils étaient pendus haut et court aux vergues des navires de guerre qui croisaient sur les côtes d'Afrique ; mais l'appas du gain leur donnait du courage. Ils recevaient une once d'or, seize piastres, pour chaque tête de nègre qu'ils débarquaient sain et sauf, et un seul voyage heureux leur constituait une fortune.

Ils abordaient de nuit sur quelque plage déserte où les planteurs du voisinage, avertis aussitôt, se hâtaient d'accourir. La noire cargaison était ncontinent vendue à l'encan à des prix qui variaient de \$ 500 à 1 000, et dirigée sur les plantations, où les nouveaux esclaves étaient régulièrement

inscrits dans les registres des ateliers. Les autorités dont la vigilance avait été au préalable, dûment endormie, ne s'apercevaient jamais de rien. Cet odieux commerce de chair humaine cessa dans la décade de 1850 à 1860.

Pour dire la vérité l'esclave espagnol n'a jamais été traité durement, comme celui d'autres peuples. Son état en somme était préférable à celui de la liberté dans son pays natif. Bien logé, bien nourri, convenablement vêtu, il jouissait des quatre droits célèbres dans les mœurs esclavagistes : droit de se marier, de changer de maître, de posséder, et de se racheter lui-même. De plus, lorsqu'il pouvait montrer au juge des traces de coups sur son corps, il était déclaré libre. On le soignait à l'infirmerie des plantations, car sa mort constituait pour son maître une lourde perte. De fait, le sort de l'esclave cubain, au point de vue du bien être simplement matériel, était croyons-nous, préférable à celui de beaucoup de nos ouvriers. Le nègre était joyeux et bon enfant ; la plupart du temps affectionné à son maître. Pendant quatre ans que nous l'avons connu nous-même, nous n'avons jamais entendu parler ni de vengeance, ni de meurtre, ni de révolte de sa part. Et pourtant à la même époque les coolies chinois se faisaient redouter par leurs émeutes et leurs assassinats.

Lorsque, sous la pression du monde civilisé, l'Espagne dût enfin songer à l'abolition complète de l'esclavage, elle procéda à ce grand acte, disons-le à sa louange, par des mesures marquées au coin d'une prudence consommée. Les enfants nés depuis 1870 furent proclamés libres. De cette façon aucun élément nouveau et barbare ne fut jeté dans la société, les planteurs eurent le temps de se préparer à cette révolution qui n'était qu'une évolution, et, lorsque en 1886, le dernier esclave fut définitivement affranchi, la plupart des travailleurs des ateliers, au lieu de fuir un maître détesté, demandèrent à finir leur vie sur la plantation qui les avait vu naître. Le seul changement qu'amena le nouveau régime fut de remplacer la nourriture et l'entretien, jadis à la charge du maître, par un salaire fixe à peu près équivalent.

C'est ainsi que la prospérité de Cuba évita de sombrer dans la tourmente qui a ruiné à tout jamais les autres Antilles.

D'ailleurs, les nègres n'étaient plus les seuls travailleurs de l'île. Pour parer aux éventualités et pour satisfaire à la demande sans cesse croissante de bras, on avait introduit une centaine de mille de coolies chinois ou indiens du Yucatan ; mais ces malheureux immigrants n'ayant pas de femmes avec eux, n'ont pu constituer de familles et disparaissaient rapidement.

Jusqu'en ces derniers temps les blancs n'avaient point cultivé la terre. Les premiers conquérants étaient des Castillans et des Andalous. Depuis

une cinquantaine d'années, des milliers de Basques et de Catalans sont arrivés chaque année à Cuba. Ces hommes, les plus énergiques de toute l'Espagne, ont généralement prospéré; ils détiennent actuellement le grand commerce et la majeure partie des plantations.

Dans ces derniers temps une émigration de pauvres gens de la Galice et des îles Canaries s'est portée également à Cuba. On dit que ces colons s'acclimatent et qu'ils se livrent avec succès au travail des champs.

Outre les Espagnols il faut compter dans l'île quelque centaines d'étrangers, Américains, Anglais, Français, Allemands qui s'occupent généralement du commerce d'importation et d'exportation avec leurs pays d'origine, en qualité d'agents. La fièvre jaune sévit sur tous les étrangers et particulièrement sur ceux qui viennent des régions septentrionales. L'acclimatation prend d'ordinaire trois ans. On assure qu'un tiers, au moins, des émigrants succombe au mal du pays.

On divise ordinairement la population de l'île de Cuba en trois parties approximativement égales, comme suit :

Nègres	600.000	
Hommes de couleurs	500.000	
Blancs	500.000	dont cent mille, au moins sont nés

en Espagne.

III.

L'histoire politique. Les guerres.

L'histoire politique de l'île de Cuba est pleine d'intérêt. Longtemps les premiers établissements des Espagnols y furent en butte aux incursions des boucaniers et flibustiers français, anglais; ces derniers prirent même deux fois la Havane qu'ils dûrent remettre à l'Espagne au rétablissement de la paix. La courageuse conduite des Cubains mérita à leur île le titre de *siempre fidelísima isla de Cuba*, toujours très fidèle.

Toutefois les événements qui marquèrent la fin du siècle dernier et le commencement de celui-ci ne pouvaient moins que d'avoir un écho dans le cœur de certains créoles, (on entend par ce mot les habitants nés dans l'île.) La révolution américaine, suivie de près par la révolution française, créa comme un courant d'idées vers l'indépendance et la république. La révolte des nègres de St Domingue et le massacre des blancs firent naître des aspirations nouvelles parmi la masse des nègres et surtout des mulâtres. L'invasion de Napoléon en Espagne souleva contre lui toutes les colonies américaines qui refusèrent de reconnaître le tyran et qui s'administrèrent elles-mêmes pendant quelques années. Cet apprentissage du home rule fut

fatal à l'Espagne, car lorsque, en 1814, Napoléon eut remis le gouvernement entre les mains débiles du roi Ferdinand, les colonies américaines qui avaient pris goût à la liberté secouèrent définitivement le joug et s'érigèrent en républiques.

Cuba, plus heureuse ou plus faible, selon les opinions diverses, resta fidèle à la mère patrie, d'autant plus qu'une insurrection d'esclaves, en 1812, fit sentir aux Créoles le besoin d'une protection puissante. Les nègres écra-sés ne devaient plus se soulever, je doute même qu'ils en aient eu jamais sérieusement l'idée.

Toutefois un esprit de rivalité commençait, dès lors, à poindre entre Créoles et Espagnols.

Les griefs des Créoles étaient fondés. L'Espagne moins sage que l'Angleterre n'avait point modifié sa vieille et surannée conception des colonies, qu'elle considérait comme des mines à exploiter, ou, tout au plus, comme des prolongements de la mère-patrie, sans tenir compte de la diversité des intérêts et des légitimes aspirations des colons à une indépendance relative, c'est-à-dire à l'autonomie. L'Espagnol d'Espagne dédaignait *le fils du pays* et occupait tous les hauts emplois de l'administration ; il gardait le monopole du boodlage, mot nouveau, mais institution fort ancienne et fort en honneur là-bas.

Les Cubains de leur côté, amis du luxe et souvent gênés dans leurs affaires, supportaient mal la morgue des Espagnols qu'ils traitaient de parvenus, se plaignaient d'être tenus à l'écart des charges dans leur propre pays, et attribuaient au mauvais vouloir de l'administration leur infériorité sociale ou commerciale, laquelle provenait souvent de leur peu de goût pour le travail. Les femmes étaient peut-être plus ardentes que les hommes dans leurs sentiments de jalousie et d'antipathie. Elles commencèrent par traiter les Espagnols de Goths ; puis elles se rasèrent la chevelure pour se distinguer de leurs rivales ; aujourd'hui la mode a changé, et c'est à la longueur de leurs pieds qu'elles distinguent les Espagnoles, les *patones*.

Entre les nègres que tout le monde méprisait et qui se méprisaient eux-mêmes, et les blancs divisés et jaloux, croissait la race nouvelle des sangs mêlés ou mulâtres, race destinée peut-être à l'empire, mais sûrement à la révolution. Le mulâtre fruit de l'adultère, méprise la négresse sa mère, hait le blanc son père, et a hérité des vices de deux races, sans avoir hérité de leurs vertus.

Tel était l'état de l'île au commencement du siècle.

Sur ces entrefaites, les Américains des Etats-Unis, enorgueillis de leur fortune politique, eurent à peine fait l'acquisition de la Louisiane et de la

Floride qu'ils jetèrent des regards de convoitise sur l'île de Cuba. Il se forma, dès lors, chez eux un parti puissant dont l'unique objet fut de fomenter la discorde entre Créoles et Espagnols, avec l'arrière pensée d'annexer un jour la colonie. Cette politique n'était point honnête, car chacun sait que les Cubains, étrangers aux Américains par la langue, la race et la religion, veulent bien s'ériger en république indépendante, mais préféreraient encore de beaucoup le régime actuel à une annexion qui serait la ruine de leur nationalité.

Pour prouver la vérité de notre assertion sur les vues ambitieuses des Etats-Unis, nous n'avons qu'à citer la phrase suivante, écrite en 1823 par M. Adams, alors secrétaire d'Etat à Washington : " Il y a, disait ce diplomate, des lois de gravitation politique autant que de gravitation physique ; et, si une pomme détachée par la tempête de l'arbre qui l'a produite ne peut que tomber à terre en vertu de la loi de gravité, ainsi Cuba, séparée par la force de sa propre connexion avec l'Espagne et incapable de se maintenir à elle seule, ne peut que graviter vers l'Union nord-américaine, laquelle, suivant la même loi de la nature, ne peut la rejeter de son sein. "

Toute la question consistait donc à secouer l'arbre et à faire tomber la pomme.

Dès 1883, le gouvernement américain commença à offrir de l'argent à l'Espagne, toujours embarrassée dans ses affaires, en échange de Cuba.

C'était peu connaître la fierté Castellane et avoir une étrange notion de l'honneur national. Entre temps, on usa d'autres moyens. " Les loges maçonniques travaillaient en toute liberté dans les principales villes d'Amérique à préparer les conspirations ; des *juntas* insurrectionnelles s'installaient à New-York ; des citoyens américains s'enrôlaient parmi les insurgés ; d'autres leur fournissaient les armes et l'argent. " (1)

La première tentation sérieuse date de 1851. Les Etats du Sud menacés dans leur *institution nationale*, espéraient se fortifier par l'annexion d'un nouvel état esclavagiste. Ils préparèrent la fameuse expédition du général Lopez. Débarqué successivement à Cardenas puis dans la Vuelta Abajo, cet aventurier fut vaincu et fusillé avec cinquante de ses compagnons.

Alors le président Buchanam fit offrir au gouvernement de Madrid deux cents millions de piastres pour la cession de l'île, mais ses ouvertures furent repoussées avec mépris.

La guerre de Sécession qui survint donna aux Espagnols quelques années de répit. Mais, lorsque la paix fut rétablie aux Etats-Unis, les intrigues recommencèrent. On avait cette fois un prétexte humanitaire, l'abolition de l'esclavage.

(1) Etudes des R. P. Jésuites. 5 mai 1898.

En 1868, une terrible insurrection éclata à Yarra et s'étendit comme un torrent dans toute la moitié orientale de l'île. Les rebelles avaient beau jeu. L'Espagne était alors en pleine anarchie. Une révolution avait renversé la reine Isabelle; le prince Amédée de Savoie, un Italien, à peine monté sur le trône avait dû s'enfuir; la république établie dans un milieu réfractaire luttait dans le Midi contre les émeutes socialistes, dans le Nord contre les formidables bandes Carlistes. Cet affreux état de choses dura quatre ans, jusqu'à l'avènement d'Alphonse XII.

Pendant ce temps les insurgés, soutenus en secret par les Etats-Unis, parcouraient et saccageaient le pays. Ils entraient de nuit dans les plantations sans défense, enlevaient les nègres sous prétexte de leur donner leur liberté, et les enrôlaient de gré ou de force dans leurs colonnes.

Admirables cavaliers, ils emmenaient avec eux tous les chevaux du pays, ce qui les rendait insaisissables; évitant les batailles rangées, vivant de surprises et de rapines, ils faisaient plus usage de la torche que du fer; enfin, lorsqu'ils étaient serrés de trop près par l'infanterie espagnole, leur connaissance du pays leur permettait toujours d'échapper et de trouver quelque refuge dans les montagnes ou dans les savanes mouvantes du rivage. La fièvre jaune travaillait pour eux, décimant les bataillons espagnols. On assure que, en dix années, l'Espagne perdit cent mille hommes et dépensa deux cents millions de piastres. C'était la somme que le président Grant, à l'imitation de Buchanam, lui avait vainement fait offrir. Enfin, en 1878, la constance espagnole l'emporta et les derniers insurgés, épuisés, mirent bas les armes.

Aussi bien l'abolition de l'esclavage avait-elle enlevé aux Etats-Unis tout prétexte d'intervention.

Cette sage mesure fut suivie de plusieurs autres. Cuba eut désormais sa représentation aux Cortès, treize sénateurs et trente députés; d'un autre côté, les Cubains eurent un accès facile à tous les emplois. " La liste serait longue de ceux qui occupent aujourd'hui de hautes charges dans l'armée, l'enseignement, la magistrature, le clergé et les diverses administrations, tant à Cuba qu'en Espagne même. Pour donner quelques chiffres, en juillet 1896, les Cubains ne formaient pas moins de 80 pour 100 des employés de l'administration dans leur île. A l'Université de la Havane le recteur, le vice-recteur et les doyens des cinq facultés sont Cubains; et Cubains aussi sont soixante professeurs sur quatre-vingts. " (I)

Ce n'est pas tout, l'année dernière, le gouvernement espagnol arrivant, enfin quoique un peu tard, à une plus sage compréhension des choses, a

(I) Etudes des P. P. Jésuites. 5 mai 1898.

octroyé à l'île de Cuba un gouvernement responsable calqué sur l'admirable Constitution du Dominion Canadien.

On a donc mauvaise grâce, il faut l'avouer, de crier à la tyrannie espagnole ; et l'immense majorité des Cubains, parfaitement satisfaite, n'aspire qu'à entreprendre dans la paix l'essai de ses nouvelles institutions.

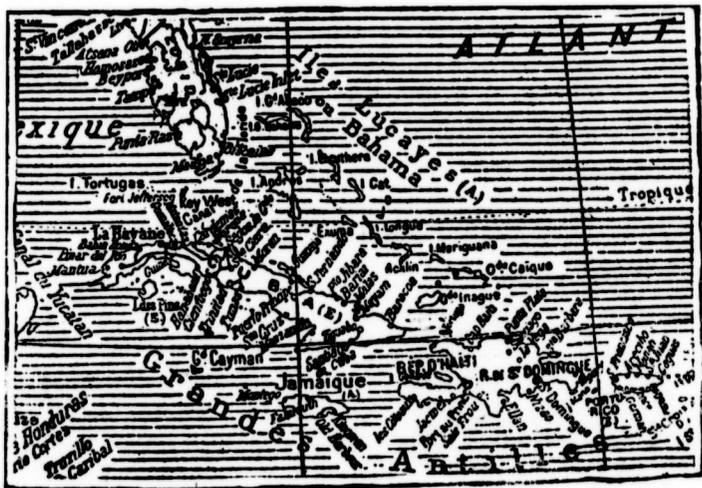
Hélas ! cette paix n'existe pas. Depuis trois ans une nouvelle insurrection a mis le pays à feu et à sang. Dans une seule saison, les insurgés qui ne sont qu'une poignée d'hommes, ont brûlé pour cinquante millions de dollars de canne à sucre.

Un chef énergique, le général Weyler qu'on a calomnié à l'envi, moitié pour protéger les habitants épars dans la campagne, moitié pour les empêcher de pactiser avec l'ennemi, les a concentrés dans les villes et les villages fortifiés. Cette mesure fut un coup fatal pour l'insurrection ; malheureusement s'il était facile de protéger les *reconcentrados* contre les rebelles, il était plus difficile de les défendre de la famine, et ils en souffrent cruellement.

On sait le reste, et comment les Américains au cœur sensible, émus de pitié pour leurs souffrances, ont trouvé le moyen de remédier à tant de maux.

Un blocus bien appliqué, doit en effet terminer promptement les misères communes des insurgés, des reconcentrados et des espagnols, en les faisant tous également mourir de faim.

CARTE DE L'ILE DE CUBA.



IV.

Le commerce. Les villes.

La fertilité du sol à Cuba est telle qu'il pourrait nourrir de nombreux millions d'habitants, d'autant plus que les Créoles sont d'une extrême sobriété, vivant principalement de riz, de légumes et de fruits.

Avant l'insurrection, la province de Puerto Principe pratiquait en grand, comme nous l'avons dit plus haut, l'élevé du bétail ; de même, dans la province de Santiago de Cuba, on faisait avec succès la culture du café ; aujourd'hui, à part les petites exploitations suburbaines de légumes et de fruits, on peut dire que les unques industries agricoles sont la culture de la canne à sucre et du tabac. La culture du tabac comporte plusieurs modes distincts et peut se poursuivre également sur une grande ou sur une petite échelle ; quant à celle de la canne elle s'exerce exclusivement sur un grand pied et demande de nombreux capitaux.

On compte à Cuba, paraît-il, deux ou trois mille plantations, toutes importantes, quelques unes gigantesques. Des centaines et parfois des milliers de bras y sont attachés, soit aux champs, soit à l'usine ; les machines les plus parfaites de la maison Cail, France, ou des Etats-Unis y sont employées : et la production de certaines sucreries s'élève, bon an, mal au, à cinq mille tonnes de sucre.

En dehors de la culture de la canne et du tabac, l'île ne possède aucune industrie ; tout lui vient du dehors. Elle achète aux Etats-Unis le bétail, à l'Espagne la farine, le vin et les objets d'alimentation ; à l'Amérique, à l'Angleterre, à la France et à l'Allemagne les objets manufacturés.

On conçoit, dès lors, l'importance de son commerce. Je l'estime grosso modo pour 1888 à \$ 200. millions, divisés comme suit :

Exportations

Sucre 850. 000 tonnes, soit	\$ 60. millions
Tabac 12. 000 tonnes, soit	\$ 20. millions
Divers mélasses, rhums, cafés	\$ 20. millions
	<hr/>
	\$ 100 millions

Importations

Même valeur.

Le budget pour l'année fiscale 1888 — 89 se chiffrait comme suit.

Recettes	\$ 22. millions
Dépenses	\$ 22. millions
Dette	\$ 186. millions.

Inutile d'ajouter que, depuis la guerre, ces chiffres n'ont plus aucune valeur.

Comme on le voit, le commerce du sucre est énorme ; le lecteur se rendra mieux compte de son importance, lorsqu'il saura que, en 1887, la production du sucre de canne s'élevait dans le monde à 2.740.000 tonnes. Cuba fournissait donc, à elle seule, près du tiers de cette production totale.

Terminons ce paragraphe par une courte notice sur les villes et ports de l'île ; nous procéderons de l'ouest à l'est.

PROVINCE OCCIDENTALE.

Pinar del Rio 21.000 hab. centre des cultures du tabac.

La Havane 250.000 hab. capitale du pays, évêché, grand commerce d'exportation. Port magnifique, fréquenté par les flottes de tous les pays.

Matanzas, 80.000 hab.

Cardenas, 17.000 hab. Deux ports d'exportation très fréquentés ; baies ouvertes et peu profondes. Les navires mouillent à plusieurs milles en mer.

Colon, 20.000 hab.

Guïnes, 14.000 hab. villes de l'intérieur au milieu des plantations.

PROVINCE CENTRALE.

Cientuegos, 60.000 hab. sur la côte sud, un des meilleurs ports du monde. Entrepôt de toute la région fertile des Cinco Villas, villes dont les noms suivent.

Sancti Spiritu 32.000 hab.

Trinidad 27.000 hab.

Santa Clara 22.000 hab.

Remedios 14.000 hab.

Sagua la Grande 13.000 hab. Villes de l'intérieur, centres de plantations.

Puerto Principe, 46.000 hab. chef-lieu de la province ; centre autrefois d'une région riche en bestiaux.

PROVINCE ORIENTALE

Santiago de Cuba. 71.000 hab. Ancienne capitale de l'île. Aujourd'hui bien déchue. Archevêché. Minerai de fer et de cuivre. Port superbe et bien défendu par la nature.

Manzanille 23.000 hab.

Guantanamo 17.000 hab.

Bayamo 17.000 hab.

Baracoa 12.000 hab. Ports aujourd'hui ruinés.

Holguin 34.000 hab. Ville de l'intérieur.

Ainsi qu'on vient de le voir il y a deux diocèses dans l'île de Cuba. Tout le monde y est catholique. Malheureusement, comme dans tous les pays esclavagistes, les mœurs sont déplorables et la foi sommeille.

Nous ne voulons pas clore cette étude sans donner au lecteur, en quel-

quelques traits rapides, une idée de l'aspect du pays et du caractère de ses habitants.

V

Aspect et mœurs du pays.

Rien d'imposant et de gracieux à la fois comme le spectacle qui s'offre au voyageur à son entrée à la Havane.

De loin il aperçoit, se détachant sur des rives à fleur d'eau, des collines surmontées de murailles menaçantes. C'est d'abord le Moiro avec son phare, puis l'immense forteresse de la Cabana que le temps et le soleil ont teinté de rose ; puis, en face et faisant amphithéâtre, les châteaux d'Atarès et del Principe.

Entre ces forts redoutables, s'étend, mollement couchée dans sa péninsule, moitié sur la mer moitié sur le port, la grande cité qui s'abrite sous les panaches de ses palmiers.

Un goulet profond, mais large à peine de mille pieds, donne passage au navire qui rase les épaisses murailles de la citadelle, jusqu'à ce que, tournant tout-à-coup sur la droite, la baie tout entière apparaisse.

Elle éclate de mille feux sous le soleil des tropiques ; une forêt de mâts cache à moitié la ville et les anses qui la contournent.

De terre, une nuée de barques aux blanches voiles se précipitent comme autant d'oiseaux de mer autour du vaisseau qui jette l'ancre ; des bateaux moitié nus escaladent les échelles, criant, gesticulant, s'emparant de vos bagages, jusqu'à ce que, moitié de gré moitié de force, vous vous abandonniez à l'un d'eux.

Bientôt vous abordez sur de vastes quais couverts, encombrés de marchandises et de cette multitude affairée que l'on retrouve dans tous les grands ports du monde.

Comme dans tous les ports également, on retrouve à la Havane le contraste entre la vieille ville et la ville neuve. La première s'étend sur le port dans l'enceinte des anciennes fortifications ; on la reconnaît à ses rues pavées de dalles humides où deux voitures ne peuvent aller de front, à ses vieux monuments, à son aspect sombre, et à l'odeur qui s'en exhale.

Pourtant c'est bien la capitale. Les édifices y abondent, églises et monuments publics. Autour des quais, à quelques pas du port, on trouve successivement la Cathédrale et le Séminaire, l'Université, le palais du Gouvernement, l'Intendance et le Trésor, la Douane, ancien couvent des Franciscains, l'hotel des Postes, le Commissariat de la marine, le collège des Jésuites, la Caserne d'artillerie, l'Arsenal et l'Hôpital militaire.

Seulement les énormes constructions qui servaient jadis de demeures à

l'aristocratie sont aujourd'hui abandonnées de leurs hôtes et transformées en entrepôts où l'on entasse les caisses et les ballots.

Une foule bigarrée de toutes couleurs, où riches et pauvres se coudoient, millionnaires affairés, courtiers de sucre et de tabac, agents de change, charretiers canariotes, vendeurs de billets de loterie, portefaix noirs ou jaunes, marchands de melons d'eau, encombrant les rues, et les six mille voitures de louage ont peine à se frayer un passage dans cet encombrement.

Le port avec ses quais bordés de navire et ses flots verts, qui font ressortir l'azur intense du ciel et l'horizon indécis des collines, enchante le voyageur et le tiendrait captif, si ce n'était des émanations pestilentielles qui s'en dégagent, toutes chargées de germes mortels. Les égouts qui, depuis trois cents ans, se déchargent dans ces eaux tranquilles les ont entièrement souillées.

La ville, depuis longtemps à l'étroit dans sa ceinture de remparts, a débordé dans la plaine et sur les côtes voisins. Aujourd'hui la vieille muraille démantelée a été rasée et a fait place à de magnifiques boulevards plantés d'orangers, de lauriers et de mangos.

La ville neuve avec ses vastes rues tirées au cordeau, ses maisons basses, peintes de couleurs voyantes, son immensité, ravirait tous les suffrages, si ce n'était de son manque d'ombre sous un soleil aveuglant, et de ses flots de poussière. Aussi est-elle solitaire et silencieuse pendant le jour, et ne se ranime-t-elle que la nuit.

Ce n'est pas là d'ailleurs, qu'a établi sa résidence l'aristocratie de la naissance et de l'argent. Elle s'est réfugiée sur la colline du Cerro ou, de l'autre côté de la baie, dans les villes suburbaines de Regla et de Guanabacoa.

Il faut en effet monter jusqu'au Cerro si l'on veut admirer les villas gracieuses ombragées de palmiers, où, sous leurs blanches colonnades enguirlandées de fleurs et de glycines, les riches commerçants prennent le frais le soir, au bruit des fontaines jaillissantes qui murmurent dans leurs bassins de marbre.

C'est le soir également, qu'il faut voir la Havane. Alors, tandis que la vieille ville s'endort et ferme ses magasins, la ville neuve revient à la vie. Les rues s'illuminent; ici un groupe de nègres chante et danse au son du tambourin; là une troupe de matelots américains ou norvégiens, sous l'influence fâcheuse du rhum indigène, s'avance d'un pas incertain; plus loin, assises aux portes de leurs maisons, des négresses et des mulâtresses s'interpellent bruyamment et poursuivent le passant de leurs joyeux lazzi; les négrillons tout nus culbutent dans la poussière mordant à belles dents des morceaux de cannes ou des tranches de pastèques.

Tout cela au sein d'une atmosphère écrasante qui fait perler la sueur de tous les fronts, et sous la cruelle persécution des moustiques.

C'est l'heure de la promenade au Prado; la bande militaire y attire toujours la foule. Les personnes graves sont assises, tandis que la jeunesse

circule en jasant.

Les toilettes brillantes des jeunes filles en mantilles et robes blanches contrastent avec le costume noir des hommes dont l'unique luxe consiste en un luxueux chapeau de Panama ; parfois celles-ci attachent à leur corsage un *cucuyo*, mouche à feu des tropiques qui étincelle comme un escar-boucle dans la nuit.

Les casinos et cafés sont pleins de monde. On y cause plus qu'on y boit, car les Cubains sont sobres ; et leurs boissons favorites sont de la bière, des limonades et quelques grogs.

Il est temps maintenant de pénétrer dans un intérieur havanais. Remarquons, avant d'entrer, les grandes fenêtres ornées ou plutôt garnies de grillages ouvragés à la façon mauresque, et frappons à l'immense porte cochère. Un nègre vous introduit dans un vestibule dallé qui sert de remise et où le maître de la maison vous attend.

Accueilli avec une cordialité et une grâce toutes castillanes ; présenté aux dames avec force révérences et baisemains, vous ne tardez point à vous laisser entraîner au charme d'une conversation vive et simple, pleine d'un honnête abandon, qui vous met sous l'impression d'une vieille amitié ; et, lorsque, au moment du départ, la maîtresse du logis vous invite à revenir promptement, vous vous persuadez volontiers de la sincérité de ses paroles.

Les maisons se ressemblent toutes ; en bas, large vestibule et salon grandement ouvert sur la rue ; à l'intérieur cour longue et étroite sur laquelle ont accès les salles de service ; à l'étage supérieur les appartements privés. Point de planchers en bois, point de cheminée ; un réchaud au charbon suffit à la cuisine, des dalles de pierre ou de marbre couvre le sol.

Les gens de service sont nombreux, négresses, mulâtresses, chinois, ces dernières à la cuisine ; mais le nombre ne fait pas la qualité, et les maîtresses se plaignent que leurs servantes sont malpropres, paresseuses et voleuses.

Lorsque vous partez, il est tard, le ciel étincelle, la lune brille d'un étrange éclat, la brise enfin levée vous apporte un air frais tout embaumé des senteurs des orangers, tandis qu'au coin d'une rue quelque artiste attardé murmure une romance avec accords de mandoline.

Soudain un bruit de voix aiguës s'élève à l'unisson de tous les quartiers de la cité ; ce sont les *serenos* sergents de nuit, qui selon l'antique usage, chantent l'heure, en montant leur garde.

Quittons maintenant la ville pour les champs.

Nous sommes en hiver, temps des moissons ; le soleil, toujours ardent, n'est plus insupportable, et le sol si longtemps inondé s'est raffermi. Montons dans un des wagons réservés aux blancs. Le train part avec un bruit de tonnerre et nous secoue rudement. Baissez les stores, malgré la poussière, et regardez. Voici des ruisseaux bleus au fond d'un ravin, puis des collines aux pitons coniques couverts de cocotiers rabougris, de palmiers au tronc renflé. Nous entrons dans les pâturages ; les hautes herbes ondulées s'agitent au passage du train ; un cheval couché à l'ombre s'enfuit à notre approche, tandis qu'un bœuf paresseux soulève lentement la tête et nous regarde passer d'un grand œil étonné. Sur nos têtes le hideux vautour tournoie en quête de quelque cadavre.

Nous entrons au milieu des champs de canne à sucre. Aussi loin que l'œil s'étend, la plaine immense est couverte de roseaux mûris qui ressemblent à s'y méprendre au maïs de nos pays. Sur cette mer de verdure émer-

gent de ci de là les hautes cheminées de plantations avec leurs panaches de fumée. Le train s'arrête, descendons.

Sur le quai de la station rustique sont entassés des boucauts de sucre et de mélasse, couverts de guêpes hideuses et de mouches. Un vieux nègre vous attend, tenant en laisse un petit cheval du pays que vous enfourchez ; et vous partez au galop à travers le village. Une fois en pleine campagne vous suivez votre guide et vous abandonnez votre monture à son allure ordinaire qui est l'amble. Elle va, sans avoir l'air de se presser, mais filant vite, à travers les sentiers étroits, sur les talus des fossés, au milieu des roseaux et des cannes, sans broncher jamais, à moins que, cavalier novice, vous ne vouliez la guider vous-même.

Nous sommes enfin arrivés à la plantation et nous recevons un cordial accueil dans la demeure hospitalière.

Une plantation ou sucrerie est un village à la fois grandiose et laid. Aucun luxe ne s'y déploie et néanmoins d'énormes capitaux y sont engagés. Autour d'une vaste cour sont jetés çà et là les maisons du maître et des divers agents qui sont tous des blancs, l'infirmerie, le magasin, les quartiers des nègres, fort considérables puisqu'ils logent des centaines d'individus, les enclos où se trouvent les bœufs et les chevaux, et enfin l'usine.

L'usine n'est qu'un vaste hangar, mais sous ce hangar sont réunies des machines perfectionnées de grand prix.

Lorsque le vent d'hiver a mûri la canne, des escouades de travailleurs guidés par des contremaitres, se répandent dans la campagne. Armés de sabres droits appelés *manchettes* dans la langue créole, ces hommes tranchent la canne par les deux bouts et la dépouillent de ses feuilles. Les tronçons sont alors jetés sur des charrettes ou sur des wagons et transportés à l'usine.

Là, des rouleaux, assez semblables à ceux qui, dans nos scieries, montent les billots, mènent la canne sous d'énormes cylindres qui la broient et le réduisent en pulpe, pendant que la sève extraite s'écoule à flots dans des canaux. La pulpe séchée au soleil sert ensuite d'aliment aux fournaies des machines à vapeur. Le suc, de son côté, se déverse dans des turbines où il cuit en tournant. Sous l'influence du mouvement et de la chaleur la mélasse et l'eau se séparent ; l'une se vaporise et l'autre se forme en cristaux, ce sont ces cristaux jaunis qu'on exporte à New York et en Europe où ils sont raffinés et livrés au commerce pour la consommation.

La vie n'est point gaie dans ces campagnes isolées et sous ce dur climat. Aussi les propriétaires ne font-ils que quelques rares apparitions sur leurs terres qu'ils confient à la surveillance d'un intendant. Beaucoup vivent à Paris dans le luxe, jusqu'à ce qu'un jour ils apprennent que leur plantation grevée de dettes ne donne plus de revenus et va devenir la proie des fournisieurs.

C'est ainsi que dans ces dernières années la plupart des sucreries ont changé de main et qu'un grand nombre de familles cubaines autrefois opulentes sont tombées dans une misère méritée dont elle accusent injustement les Espagnols d'être la cause.

FR. ALEXIS, CAP.

.....

DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRÊTRE,

A MASSON, COMTE LABELLE, QUE.

PAGES ET MENESTRELS. Opérette,90
L'ATELIER DE MAITRE ELOI. Opérette,75
LES VIEUX GROGNARDS. Opérette-bouffe,75

Pour Jeunes Filles.

LE FLAGEOLET MAGIQUE. Folichonnerie enfantine,65
UN THE CHEZ MME GRISPOIL. Opérette-bouffe,65
BROUILLEES A MORT. Opérette-bouffe,75
LES FILLES D'HONNEUR DE MARIE STUART AU LOUVRE. Opérette,75
LA VENGEANCE DE FEE ODETTE. Opérette-Féerie,75

OPUSCULES DE PROPAGANDE.

Les articles marqués en italique existent aussi en anglais.

La Voie Dououreuse.

Le Prêtre.

Salut, O Mère de Miséricorde.

Réparation.

Bouquets spirituels aux âmes du Purgatoire.

La Sainte Messe.

Il règnera par son divin Cœur! D'après les révélations de la
B. Marguerite Marie.

Le prix est le même pour tous les opuscules ci-dessus, c'est-à-
dire: 2 centins pour un, — \$ 1.50 le cent.

Ajouter pour frais de poste : 1 centin par 5 opuscules.



Feuillets à 12 centins le cent, — \$ 1.00 le mille.

Souvenez-vous. — Un Vrai Trésor. — Mystères du St Rosaire. — Pe-
tit Evangile du St Nom de Jésus. — *Brefs de St Antoine, sur pa-*
pier. — Litanies de la Résignation.

Brefs de St Antoine, sur toile, doubles, avec le petit Evangile à
l'intérieur. 5 cents chacun. — \$ 3.00 le cent.



La Famille Chrétienne

paraît chaque semaine \$ 1.00 par année, payable d'avance.

MASSON, CTÉ. LABELLE, P., Q.



PRESSE A IMPRIMER

A VENDRE.

L'Imprimerie Jeanne d'Arc ayant acheté un matériel plus considérable, peut disposer d'une de ses premières presses.

C'est une presse COLOMBIA, marchant au pied, et pouvant imprimer de 1000 à 2000 *copies à l'heure*, suivant le degré d'entraînement de l'opérateur.

Elle imprime 5 x 8 pouces. Une presse de cette grandeur vaut *neuve*, \$ 80.00.

PRIX, avec 3 châssis, 6 rouleaux, un wrench — \$ 40.00, mise à bord des chars à Buckingham, C. P. R.

